

Ahmad Ali Al Zein

The Soothsayer

العَرَافَة

Translated by Gabriel Tatibouet-Sadki (French)

L'ARBRE DE LA TENDRESSE

Je m'appelle Suhail al-Attar. Je viens de Tripoli et mon patronyme se rapporte à une lignée de parfumeurs dont le dernier à exercer cette profession fut le grand-père de mon père, Shehab al-Attar, qui transmet son prénom à mon père. Cet aïeul, qui possédait un commerce de parfums et de textiles, avait du goût. Il savait comment extraire l'essence d'un parfum pour les femmes de la ville ; il mélangeait l'eau des fleurs de citronnier, de jasmin et de violette et versait ce mélange, avec de l'écorce de bois de santal qu'il avait rapporté d'Inde, dans des bouteilles aux bouchons scellés par de la résine de pin, qu'il faisait vieillir comme du vin durant un an dans la cave.

Parmi tout ce qu'hérita mon père de la part de mon grand-père Suhail, dont je porte le prénom à mon tour, il y a une petite boîte dans laquelle se trouvent des flacons turquoises en forme de poires, enveloppés dans des pochettes de velours, qui renferment ce parfum. Cette boîte contient également un petit cahier en feuilles de papyrus dans lequel sont consignés les bienfaits spirituels et physiques de ce parfum dans une écriture de style coufique, aux côtés d'illustrations d'al-Wasiti inspirées des images des Mille et une Nuits. J'ai hérité à mon tour de cette boîte et de la centaine de fioles de parfum que je n'ai pas osé gaspiller car il ne peut servir qu'à être offert à une femme dont le corps aime cette enivrante fragrance hivernale.

J'ai longtemps vécu dans l'amour et il m'en reste de nombreux souvenirs.

Donc, je tire mon origine du parfum de l'ancêtre et je tiens de mon père le bibliothécaire une appétence pour les livres qui m'a mené à cette belle misère que décrit mon ami Adel al-Chawwal, spécialiste de l'histoire d'Al-Andalus et de la Palestine.

Je n'envie pas Adel pour l'attachement qu'il éprouve à l'égard de ces deux pertes, mais je l'aime comme on aime un frère jumeau malgré cette différence infime qui sépare nos interrogations intellectuelles qui ne changent rien au cours du temps.

Quant à mon prénom, Suhail, il a fait de moi un être retiré et solitaire. J'ai vécu deux afflictions profondes, la première à la mort de Selma, mon épouse, tuée par les balles d'un sniper rue Tariq al-Mathaf à Beyrouth, durant la guerre civile ; la seconde à la disparition de ma voyante, Nahla al-Shahoub. Je les ai follement aimées toutes les deux et elles ont brutalement disparu de ma vie. Entre elles, de longues années ont passé et de nombreux chagrins se sont accumulés comme les nuages amassés par une tempête à laquelle je me suis habitué comme l'arbre s'habitue à se voir dépouillé de certaines de ses branches dans le vent, mais qui reste debout, je n'ai pas d'autre choix. J'ai écrit pour me décharger de certaines de ces peines. Je sais que l'écriture ne guérit pas mais elle apaise parfois les douleurs ou elle en donne l'illusion.

Dans mon enfance, ma mère m'a appris à dessiner les lettres et les oiseaux sur les robes qu'elle cousait dans les vieux souks pour les femmes du quartier et les autres, qui venaient du port de Tripoli et qui étaient plus enclines à porter certaines tenues qui faisaient apparaître les charmes du corps, comme l'éclat de la partie supérieure de la poitrine, ou les robes qui laissaient deviner la courbure de la jambe. Georgette était la plus audacieuse pour ce qui était de porter des vêtements moulants qui permettaient au corps d'exercer ses séductions et qui révélaient la naissance des choses excitantes. Georgette était une femme blanche et ronde qui s'enorgueillissait d'être la compagne d'un marin grec nommé Rítsos, qui ne partageait avec le poète grec Rítsos que le nom et la particularité d'aimer les roses. J'ai découvert l'existence de cette particularité louable chez le poète lorsque, journaliste au quotidien Al Shaab, je fus missionné pour réaliser un entretien avec celui-ci. L'interprète m'accompagna auprès de lui et me conseilla de lui apporter un bouquet de roses. Quant à l'autre Rítsos, il possédait un bar non loin de la rade du port de Tripoli qui était devenu le point de repère d'un groupe d'intellectuels et de militants de gauche. J'ai commencé à me rendre dans ce bar sitôt atteint l'âge auquel ma mère m'a autorisé à explorer la ville. Elle m'imposa de ne fréquenter que les plus intelligents, un critère qui me déconcerta : comment pouvais-je distinguer entre l'intelligent et le moins perspicace ? Quoiqu'il en soit, je ne sais pas comment je me suis retrouvé dans le bar de Georgette, peut-être qu'elle m'y accompagna une fois pour y écouter les aventures du marin Rítsos dans la mer du Nord, face aux côtes hollandaises. Sa description d'Amsterdam, de ses canaux qui traversaient la ville et de ses femmes élégantes, avait suscité en moi l'envie de naviguer vers ce monde inconnu. Puis, à mesure que se répétaient mes venues au bar, je me suis accoutumé au lieu au point de devenir un membre écouté dans les débats autour des questions de la lutte des classes et du matérialisme historique. Je ne m'intéressais pas beaucoup aux problèmes de la lutte des classes mais plutôt à l'idée selon laquelle les mathématiques ne représentaient pas seulement la science des nombres et des quantités mais aussi un langage formel qui tendait vers le cosmique. Ce langage obscur excitait mon imagination comme

par enchantement. Cette théorie m'a ensuite conduit à examiner la symbolique de la danse du derviche, le derviche qui dansait dans les vieux souks et que je suivais tandis qu'il donnait vie aux ruelles et les entrelaçait par les circonvolutions de son corps. Cette danse, si on la prend dans sa forme abstraite, forme une suite de cercles imbriqués les uns dans les autres dont les contacts accélérés créent un champ d'attraction qui suscite une extase de l'esprit. C'est la synthèse philosophique à laquelle je suis arrivée et que j'ai écrite bien plus tard dans le cadre de mes réflexions sur l'existence, après mon entrée en contact avec la pensée et l'identification d'un lien entre la danse des derviches et la rotation des astres.

Comme c'est un jeu étonnant.

Georgette, la patronne du café, allait sur la fin de la cinquantaine, comme ses robes soigneusement pliées et entreposées dans l'armoire de sa chambre. Sa présence durant ces séances se résumait au service des boissons et à quelques contributions timides lorsqu'on me demandait de chanter les chansons de la grand-mère ou celles de Saleh Abdel Hay, Zakaria Ahmed et Oum Kalthoum, que j'avais retenues en écoutant la radio de ma mère.

Je me souviens clairement que j'abusais du dessin de la lettre *noun* sur les robes, avant que me séduise la prononciation des lettres, le jour où, durant mon enfance, j'ai percé un secret de la langue en posant la *hamza* sur la tête du *alif*, si difficile à prononcer, comme si elle était coincée au début de la gorge, mais pas à dessiner. Elle était à mes yeux d'une extrême beauté et, ressemblant à un petit oiseau affamé, elle détenait ce quelque chose confusément émouvant.

La réduction des sons à ces formules et à ces représentations formelles me fascine.

Durant les années suivantes, j'ai beaucoup exercé mon gosier et ma glotte dans la recherche des sons qui constituent cette langue stupéfiante grâce à laquelle nous notons tout ce qui nous passe par la tête, ou tout ce que nous dicte le cours des jours et les actes perpétrés par l'humanité, ou bien ce que suggère une imagination indomptable qui, dans l'hiver des contemplations, crépite comme la braise des cheminées dans la haute villa de mon grand-père, perchée sur les épaules de la vallée qui surplombe Tripoli.

Les années m'ont appris à côtoyer la marge et à ne pas m'en éloigner, afin de ne pas perdre mon humanité, au centre. Selma, mon épouse, m'a appris à comprendre la musique et à écouter ses harmonies. C'était une joueuse de piano et une chanteuse soprano dans la chorale de l'université et

elle avait accroché au mur un tableau sur lequel était écrit : « lorsque la musique se tait, les murs de la ville se déchirent ».

Lorsqu'elle fut tuée, les murs de mon esprit se sont déchirés.

Quant à ma voyante, Nahla al-Shahoub ou Ninsuna, car elle porte les deux noms, elle lit les lignes de la main sous ce deuxième nom et de son premier nom, elle signe ses recherches en sociologie, ce qui est un paradoxe extraordinaire. Elle m'a appris la plus amère des leçons, la fourberie, caractère du mirage éternel qui égare et leurre les êtres vivants assoiffés d'une eau trompeuse. Je lui ai demandé qui l'avait nommé Ninsuna. Elle m'a dit : « Je me suis moi-même nommée d'après la mère de Gilgamesh, la reine omnisciente qui a envoyé dans la forêt la courtisane à Enkidu pour le civiliser et pour qu'il devienne l'ami de son fils, Gilgamesh. Enkidu mourut après un certain temps et en vérité il fut tué au profit de Gilgamesh qui partit chercher la fleur de jouvence au pays de Dilmun. Ninsuna réussit à former un ami pour son fils mais elle ne put le rendre immortel, sauf dans la légende ».

Il y a des mères qui tracent les chemins de leurs enfants et des amantes qui tendent des embuscades aux tournants de ces chemins.

Lorsqu'un homme aime sa voyante, il abandonne en toute conscience les rênes de sa vie et tombe dans les filets de la tromperie. Ma mère m'avait prévenu des dangers de cette chute mais elle était inévitable pour quelqu'un comme moi.

J'ai rencontré Nahla al-Shahoub à l'université américaine de Beyrouth, au début de ma vie académique, suite à une conférence que je donnais sur « les migrations et les fardeaux de la mémoire ». J'avais parlé de ces choses qu'emportent avec eux les gens lors des exodes et des migrations et qui se transmettent d'une génération à l'autre, n'entravant ni le trajet ni son organisation. Légères, elles ne nécessitent pas d'espace ou de force physique, leur corps est abstrait comme le son et leur charge insignifiante, retenue dans l'esprit, ne courbe pas le dos. Je me suis souvenu d'un couplet que ma grand-mère portait dans son esprit, comme le tatouage qui était sur le dos de sa main :

La brise a soufflé vers le nord

Ô fille de Marrat al-Nouman

Étreins cette vie entre tes mains

Comme pour la réchauffer.

Ma grand-mère, en plus de son origine bédouine, avait des racines italiennes, je raconterai cette histoire plus tard. C'est une chose extraordinaire que ma parenté remonte jusqu'à l'endroit où, à la fin du XXe siècle, j'ai rencontré le calomniateur de Florence qui passait le Ponte Vecchio en criant :

« faites place, je passe ! ». Il marchait sur deux béquilles énormes, je la raconterai également, l'histoire de ce calomniateur.

Au couchant de cet automne lointain, le disque du soleil était coupé par la fine ligne de l'encre des nuages et elle m'a dit : la chanson de ta grand-mère m'a pressé le cœur, elle m'a courbé le dos et m'a renvoyé dans ma première demeure, dans mon premier désert. Puis elle a incliné la tête et le cœur s'est incliné lui aussi.

Elle, c'est-à-dire ma voyante, n'a rien des femmes du désert, excepté son accent. Elle l'employait parfois car elle savait que cet accent me troublait, étreignait mon cœur et le faisait ployer.

Nahla n'est pas une voyante comme celles qui errent dans les rues en quête d'une occasion de charlatanerie, la plupart ont le visage brun et sombre, le menton et les poignets tatoués, une dent en or, elles portent des chapelets de perles colorées et sont parées de bijoux factices et bons marchés, criant : « voyante, voyante, venez voir votre fortune ».

Ce phénomène s'est multiplié au cours des guerres successives dans mon pays. Avec la chute des États, l'astrologie, la magie et l'hypocrisie prospèrent, les barbes s'allongent et les devins et diseurs de bonne aventure prolifèrent. Les gens recourent à la superstition et à l'invisible et l'être humain s'accroche, comme un naufragé, à des ficelles de vent. Celles-ci, les diseuses de bonne aventure, sont en nombre et sont prêtes à remplir cette mission. Elles jettent les bouts de ficelles à ceux qui sont en quête d'espoir, d'amour perdu, ou d'un gagne-pain.

Elle n'est aucunement de cette sorte. Je ne l'ai nullement nommée ma voyante d'après les voyantes des rois et empereurs qui traçaient la voie des guerres opposant les empires et qui lisaient l'avenir des campagnes militaires aux chefs d'armées et aux amantes qui attendaient aux confins du pays le retour des vainqueurs. Les voyantes étaient des prophétesses dans les civilisations de l'ancien monde, Sajah était l'une d'elles, elle a pris Musaylima Rahman al-Yamama dans les filets de l'amour pour que triomphe sa prophétie, mais ensemble, ils ont perdu la prophétie et la vie et ils ont triomphé dans l'amour.

Ce n'est pas dans ce but que je l'ai appelée ma voyante, je l'ai ainsi désigné au nom du triomphe de l'amour et pour le jeu, j'aimais ces effronteries linguistiques. Oui, on jouait, c'est l'une de mes caractéristiques, j'accrole aux autres des noms et des adjectifs et je joue avec le monde, j'aime m'opposer au monde par le jeu.

Beaucoup pensaient qu'elle venait des steppes de la Scandinavie ou qu'elle était une professeure de langue, lorsqu'on déambulait dans la rue Bliss. Certains lui ont affublé le surnom de Marilyn, car elle

adoptait des manières affectées en souriant, et elle s'était fait une coiffure qui imitait celle de la star de cinéma. Elle aussi aimait le jeu, par sa manière de pratiquer l'art de l'imitation.

Lorsque je lui ai chanté ce que chantait ma grand-mère, l'expression de ses origines s'est manifestée, comme le développement d'une pellicule en laboratoire, et sur son visage sont apparus les traits de ses anciens cheminements. Le chant la troublait et la transportait de joie et elle dit : « Mon dieu, mon dieu », en invoquant le nom du Seigneur. Mon dieu, a-t-elle dit deux fois fugacement. Ce jour-là, son œil a brillé de l'étonnement d'un enfant qui voit la neige pour la première fois. Puis une larme de mélancolie ou de nostalgie a roulé sur sa joue, pour la petite fille qui dormait dans la maison de la grand-mère et qui écoutait la nuit du désert. Dans le deuxième œil luisait une autre larme, qui m'a semblé suspendue pour un autre départ ajourné...

Dans ce couchant, je me suis souvenu des chansons de ma grand-mère, qui aident à emprunter les chemins désirés, et j'ai chanté :

La brise a soufflé vers le nord

Ô fille de Marrat al-Nouman

Étreins cette vie entre tes mains

Comme pour la réchauffer

Certains racontent des histoires

Tirées du livre du temps

Sur une fille qui vient sur son cheval

Repliée comme le chagrin

Et haute comme un drapeau

Dans une main elle porte Hama

Et dans l'autre elle porte Damas

Dans son cœur un enfant tué

Aux confins des plaines d'Hauran

Ce sont les mots que ma grand-mère a portés depuis le jour où son frère fut tué à Hauran, dans les années 1920, à l'époque de la révolution arabe. Elle m'a raconté : « à cette époque j'étais à Damas chez des parents et leur maison était à côté du palais Azim dans le quartier de Sidi Amoud. Le quartier et le palais ont brûlé, il n'en est pas resté une seule maison. On a erré et marché dans ce monde. Après, on a appelé quartier al-Hariqa et on a marché, entourés de ses fumées... »

Le palais a été réparé, mais pas le chagrin de ma grand-mère.

J'ai dit à Nahla : le jour où m'a grand-mère a chanté cette chanson, le peuplier s'est incliné et l'oiseau s'est endormi avant l'heure, car le temps s'est détérioré cet après-midi et la pluie est tombée à verse. On dit que ce jour-là le monde a pleuré. La voix de la grand-mère l'a troublé.

Mon dieu, mon dieu, a dit Nahla, et elle a incliné sa tête vers moi, puis le cœur s'est incliné. « Donne-moi ta main », je lui ai tendu ma main, elle l'a agrippée, examinée, et m'a dit que ma vie serait longue et que mon cœur était destiné à l'amour... J'ai eu peur du premier constat et je me suis réjoui du second. Au moment où s'est nouée notre passion, je lui ai offert une fiole du parfum de notre lignée, de couleur turquoise et de la forme d'une poire, et elle a dit : elle a la forme d'un corps féminin, puis elle s'est penchée sur son flanc, et je lui ai dit que je désirais son odeur, l'odeur de la poire.

C'était un début agréable, dans le couchant, peu avant une nuit tempétueuse. Elle a lu les lignes de ma main, ouvert ma paume comme la page d'un livre sacré que nul fidèle n'avait ouvert depuis longtemps, abandonné au hasard, ignoré. Le contact de sa main est soyeux et tiède comme les premiers rayons de soleil d'octobre, et ses extrémités moites me rappellent un vers du poète Abou Sakhr al-Houdhali :

Comme si ma main suait quand je la touchais

Et à ses extrémités une feuille éclatante poussait

Elle a retourné la paume de ma main et l'a pressée pour faire apparaître ses lignes, puis elle a lu la ligne de vie et la ligne de chance. Elle a dit :

- Tu es un être aquatique et sentimental telles les baleines de l'océan...

Je lui ai demandé :

- Est-ce que je me suiciderai comme les baleines ? Est-ce que je sortirai de l'eau pour m'échouer sur les rivages et y mourir ?

Elle a répondu :

- Non, tu ne le feras pas car tu aimes le monde, et... tu es chanceux, chanceux, bien sûr, car tu m'as rencontré, tu seras sauvé. Puis elle a ri.

Elle sait ce qu'elle veut. Elle a ensuite détourné le regard, comme si une chose inattendue était tombée et avait suscité un éclat de lumière qui attirait fixement son regard au loin, là où s'écrase le bleu immaculé de l'océan contre les rayons du soleil. Son disque orangé apparaissait entre les branches des arbres de la vénérable université, et étendait son ombre sur les étudiantes aux oreilles desquelles de jeunes amants passionnés et agités murmuraient leur amour.

C'est le disque du soleil qui est tombé, il a chuté dans l'eau de la mer de Beyrouth.

Lorsqu'elle s'est arrêtée de lire les lignes de ma paume, j'ai retourné l'intérieur de sa main, l'extrémité de ses doigts, et respiré l'odeur du parfum de notre lignée. Il me semble qu'elle appartient à cette branche de personnes à laquelle se rattache également une bande de fous, habités par le désir de changer le monde. Ils forment, comme j'aime à les appeler, « l'écho des lamentations de la justice », et mon ami Adel s'était accoutumé à cette appellation.

La présence de Nahla perçait comme la lumière quand je lui ouvrais la porte de la maison, son corps telle une poire pleine, débordait de désir, et ses sourires hésitaient entre le contentement et l'attente. Ses yeux étaient ensommeillés comme si, douloureusement, elle observait au loin dans un mirage les bribes d'un étrange convoi sur le départ. Le matin, elle semblait plus innocente. Comme nous tous quand nous nous réveillons, comme si nous naissions dans une certaine innocence avant de tomber dans le jour, dans la corruption et les tentations des villes perfides, dans l'enfer des autres, les embûches de la nostalgie et les filets des souvenirs...

Je suis tombé dans le piège.

Voilà ce qui s'est produit.

C'est un bon début pour quiconque souhaiterait me connaître.